

TOUS LES ACCENTS DU MONDE

Rencontre avec Suzanne BUKIET



L'Arbre à livres

*Libraire, auteur, directrice de collections,
Suzanne Bukiet mène, sur le livre pour enfants,
un travail remarquable, constamment guidé
par une volonté d'ouverture aux cultures du monde.*

*Dans le long entretien qu'elle nous a accordé,
elle retrace cet itinéraire à la fois personnel et professionnel.*

*Nous en présentons ici les extraits les plus éclairants
quant au sens de sa démarche éditoriale et de ses engagements.*

Le parcours professionnel de Suzanne Bukiet est intimement lié à son itinéraire personnel. Son histoire familiale n'est sans doute pas étrangère, en effet, à sa permanente faculté d'étonnement, à son ouverture aux autres cultures, à la place prépondérante qu'elle accorde à l'humain et aux rencontres. Par son père, typographe orientaliste à l'Imprimerie Nationale, elle a baigné dans un monde d'écriture et de caractères étranges et fascinants. L'exemple de sa grand-mère, issue d'un

milieu protestant et institutrice à l'école laïque dans un village breton l'a sans doute aidée à rejeter conformisme et étroitesse d'esprit. Suzanne Bukiet a aussi souligné l'importance des deux grands chocs culturels qu'elle a éprouvés au cours de son existence : d'abord en découvrant le monde arabe (à travers son engagement pendant la guerre d'Algérie), puis en rencontrant la civilisation amharique en Éthiopie où elle s'était rendue à la demande de la Fondation pour le progrès de l'Homme¹.

1. La FPH est une ONG dont le but est de « financer par l'octroi de dons ou de prêts des recherches ou des actions qui concourent de manière significative et innovante au progrès de l'homme par les sciences et le développement social ». Elle soutient de nombreux projets de développement à travers le monde, et ne conçoit pas le progrès sans « respect des personnes, préservation des racines, ouverture à l'autre, droit à la différence ». C'est grâce à la FPH que certains projets éditoriaux ont pu être menés, notamment la publication de « L'Arbre aux accents ». Un nouveau projet de livres bilingues, encore en préparation, a également reçu son soutien.

Chacune de ces rencontres a débouché sur des amitiés, sur une volonté de connaissance, puis de partage des savoirs acquis.

La Joie par les livres : *Suzanne Bukiet, sur votre carte de visite, vous vous présentez comme directrice de collections. Que représente ce pluriel pour vous ?*

Suzanne Bukiet : Il représente des projets différents. C'est-à-dire des collections que j'ai menées chacune avec une politique et un objectif différents, même si à l'origine il y avait toujours la même idée, car je suis assez obsessionnelle sur certains sujets. Une collection comme « Pollen » est une collection pour adultes, elle est consacrée aux écritures et à la calligraphie qui sont de grandes passions, des sources de grande curiosité pour moi.

« Droits d'enfance », que j'avais mise en place aux éditions Syros, répondait à l'idée que les enfants baignent dans l'information et que l'information est faite de toutes les éruptions volcaniques de la planète, de toutes les guerres, qu'ils en sont très imprégnés et que personne ne prend jamais cinq minutes pour parler avec eux d'événements comme le Rwanda par exemple, ou comme la Yougoslavie. Ils sont donc dans une espèce de brume, de violence et de fureur qu'on ne les aide pas à affronter. J'ai toujours pensé que le livre servait aux enfants à apprivoiser le monde. Cette collection a donc pour but de poser discrètement, doucement, la question des drames qui se jouent aujourd'hui, non pas pour dire « il faut penser ceci, c'est comme ça, c'est pour ça... » mais pour pouvoir réfléchir ensemble avec l'enfant. L'enfant pose des questions et s'intéresse beaucoup à ce genre de choses, c'est un philosophe spontané et on peut parler de tout avec lui. Pourtant on ne le fait pas. Cette collection était donc conçue comme un médiateur entre l'adulte et l'enfant pour affronter certains problèmes.

La collection « L'Arbre aux accents » répond à un tout autre objectif : il s'agit de familiari-

ser les jeunes avec la diversité du monde - en la préservant parce que c'est ce qui en fait la richesse. Il s'agit d'une collection bilingue qui veut montrer la différence des écritures, des formes de vie, d'esthétique aussi à travers les illustrations.

La collection « Feuilles » est une collection de contes de tous les pays. « Petites feuilles » s'adresse aux tout-petits.

La collection « Racines » est centrée sur de grands thèmes : l'écriture dans *Écritures*, les langues dans *La Grande muraille*, l'architecture dans *La Géode*. Elle devait être complétée par un livre sur les religions qui est en préparation mais qui sortira ailleurs.

La collection des « Contes du Poulailleur » était destinée à familiariser les tout-petits, dès l'école maternelle, avec l'idée qu'il existe des langues différentes, des écritures différentes, que le monde est divers.

Des livres comme *Les Roseaux*, ou *Les Bons comptes font les bons amis* étaient tournés davantage vers une ouverture sur la culture, la langue et l'écriture arabes.

Il y a également eu des livres bilingues (en portugais, vietnamien). Ce n'était pas vraiment une collection, mais plutôt une série de livres consacrée à une culture de l'immigration et dont l'objectif était double : replacer les enfants étrangers dans leur propre contexte culturel et si possible leur donner la fierté de la langue, de l'écriture, de la culture de leurs parents, mais surtout faire découvrir à leurs camarades français que ces enfants étaient porteurs de richesses intellectuelles et culturelles. C'est important pour nos enfants, car je trouve que l'ensemble de l'opinion publique française n'a pas pris la mesure des bouleversements très rapides qui sont intervenus dans le monde et en particulier de l'internationalisation dans tous les domaines. Nous avons une vision très hexagonale qui me paraît dramatique pour l'avenir de nos enfants car elle ne les prépare pas à affronter ce monde et en particulier le

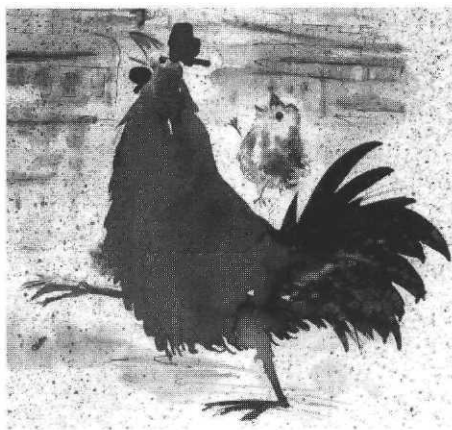
monde du troisième millénaire. C'est le rôle de l'école de préparer les enfants à l'avenir et des efforts tout à fait honorables sont faits dans ce sens, mais l'école est une grosse machine très lente à faire bouger. En revanche, le monde du livre pour enfants est une espèce de terre de liberté où il n'y a pas véritablement de limite, ni de règle et des quantités de choses différentes s'y expriment. C'est un terrain d'une richesse extraordinaire, qui aborde tous les domaines et pour tous les niveaux d'âge. Même dans un album pour tout-petits avec trois lignes de texte, des tas d'idées passent à travers l'image et à travers ces trois lignes, dans tous les domaines : la vie, la mort, la différence. De plus, c'est généralement fait avec humour, sans prétention, sans message, spontanément, naturellement. C'est ça qui est extraordinaire et que j'ai toujours trouvé merveilleux, miraculeux dans le livre pour enfants.

JPL : *Est-ce que toutes ces collections ont été initiées par un éditeur, ou est-ce que c'est vous qui les avez créées ?*

S.B. : C'est moi qui les ai conçues, voulues.

JPL : *Dans ce cas, comment avez-vous fait pour les faire accepter par un éditeur ?*

S.B. : D'une façon un peu fortuite : à la fin de la guerre d'Algérie, on m'avait demandé de faire une sélection de livres européens à traduire en arabe, essentiellement pour l'Algérie, parce qu'à l'Indépendance les nouveaux responsables avaient un grand souci culturel (qui a malheureusement disparu depuis). Certains s'étaient rendu compte qu'au niveau des enfants il y avait une cruelle absence de recherche. À ce moment-là, je sortais des Langues Orientales, j'étais arabisant et j'avais une formation de documentaliste. La connaissance de la grammaire arabe m'a aidée à mieux comprendre cette culture. Je crois qu'une culture passe essentiellement par sa langue et qu'il est illusoire de vouloir y



*Plume de carotte, ill. M. Daufresne, Syros
(Les Contes du poulailler)*

pénétrer sans faire cet effort. Je suis donc allée mettre de plus près mon nez dans le livre pour enfants, que je connaissais comme toutes les mères qui choisissent des livres pour leurs propres enfants, sans plus. J'ai trouvé des tas de livres intéressants, passionnants. Pourtant, chaque fois que je les imaginai traduits et utilisés dans un autre contexte par des enfants qui avaient un autre mode de vie, un autre environnement, j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose qui ne collait pas. C'est là que j'ai enfoncé des portes ouvertes et que j'ai découvert ce qui est évident, c'est-à-dire que le livre pour enfants est le reflet exact de la culture dans laquelle il est né.

Par conséquent, transposer systématiquement des livres nés en Occident, créés en Occident, traduisant la mentalité de l'Occident dans le contexte du monde arabe, m'est apparu comme une hérésie ayant un relent de néo-colonialisme, comme le non-respect de l'indépendance de ces nations à la fois anciennes et en train de naître. J'ai donc proposé aux amis qui m'avaient demandé ce travail de constituer un petit groupe mixte arabisants-arabophones et de choisir quelques grands thèmes, propres au monde arabe ou universels, pour

voir si on ne pourrait pas créer ensemble des livres pour enfants en arabe, mais aussi bilingues (en arabe et en français) puisque c'était pour l'Algérie. L'idée n'était pas de dire : « On est là, on sait ce qu'il faut faire, on vous l'apporte », mais simplement de jouer un rôle de stimulation pour d'éventuels éditeurs qui s'intéresseraient sur place aux problèmes du livre de loisir pour enfants.

C'est dans cet esprit-là qu'a été conçu *Écritures*, parce que l'écriture c'est un sujet évidemment universel, mais aussi parce que l'écriture est très révélatrice du fait que les grandes cultures naissent, ont une apogée et meurent. Je souhaitais rendre sensible le fait qu'aujourd'hui la civilisation occidentale est triomphante dans le monde et de ce fait inévitablement arrogante vis-à-vis des autres. Or, l'écriture est née elle aussi dans une civilisation triomphante et magnifique : celle de Sumer et d'Akkad². Alors qu'à cette époque nous en étions presque à l'homme des cavernes, il y avait là-bas des villes d'une richesse et d'un modernisme extraordinaires. Ça devrait nous rendre plus modestes, remettre un petit peu les choses à leur place. C'est pour cette raison que ce thème me tenait tant à cœur. J'avais envie qu'on le traite, parce que, aujourd'hui, le monde du Moyen-Orient a du mal à affronter l'arrogance de l'Occident. Il se sait porteur d'une civilisation magnifique et méconnue à qui nous sommes redevables d'une partie de notre culture. Il est donc bon de faire découvrir aux enfants que tout est cyclique qu'il y a dans l'histoire des moments où une civilisation s'épanouit tandis que d'autres entrent en sommeil et réciproquement.

JPL : *Écritures a été publié à ce moment-là en Algérie ?*

S.B. : Non, parce que les choses ont très vite



La Grande muraille des caractères, Syros

basculé en Algérie et les enthousiasmes, les utopies du lendemain de l'Indépendance ont vite fait place aux réalités et aux difficultés du jour.

Par contre à cette époque-là, il y avait en Irak une jeune femme qui avait pris en main le secteur des livres pour enfants et était très intéressée par notre démarche. C'est ainsi que plusieurs livres ont été publiés là-bas, *Le Palais vert*, *Mosâïques*. Puis là-bas aussi les choses ont basculé. C'est à ce moment qu'avec le même groupe d'amis, nous avons envisagé d'ouvrir une librairie Boulevard Saint-Michel, avec toujours l'idée de faire découvrir en France, surtout au niveau des enfants, que le reste du monde existait.

Nous avons donc ouvert la librairie L'Arbre à Livres où on trouvait une sélection de livres français et des rayons de livres en langues étrangères de quasiment tous les pays du monde, de toutes les grandes cultures, des

2. Sumer et Akkad : villes de l'ancienne Mésopotamie, qui furent le berceau d'une civilisation prodigieuse vers 2430 avant J.C.

livres bilingues et des livres traduits. L'Arbre à livres a été le point de convergence de beaucoup de gens qui recherchaient une ouverture multiculturelle et a permis des rencontres extraordinaires.

Parmi ceux qui venaient régulièrement à la librairie il y avait Madeleine Thoby qui était à l'époque aux éditions Syros auxquelles elle avait proposé de créer un secteur jeunesse et où Germaine Finifter commençait sa collection « Les Copains de la classe ». À la librairie, elle a découvert des maquettes, les recherches que nous faisons sur les livres bilingues, sur les livres d'ouverture, elle s'est enthousiasmée pour *Écritures*.

C'était l'époque où dans les écoles, les enfants « de la deuxième génération » étaient en nombre, où les enseignants étaient très désespérés et où on se disait qu'il faudrait inventer une nouvelle pédagogie.

Il y avait beaucoup de discours à ce sujet : c'est le moment où est paru le rapport Berque sur la nécessaire ouverture aux autres cultures et Madeleine Thoby s'est dit que les éditions Syros pouvaient faire place à des collections qui, à l'origine, étaient conçues en direction de ces communautés d'immigration.

À partir de là, la librairie a mis un pied dans l'édition et elle a été un support extraordinaire pour ce travail. Beaucoup d'étrangers qui venaient nous voir, souvent issus des milieux de l'enseignement et de l'édition, ont été nos références quand les projets éditoriaux ont évolué.

Il était normal que dans le domaine des livres de jeunesse Syros souhaite définir une politique éditoriale précise. Celle que je leur ai proposée c'était une politique multiculturelle systématique, même dans des livres qui, comme ceux de la collection « Feuilles », n'avaient pas l'air d'avoir cet objectif précis. En fait les contes de cette collection ont pratiquement toujours été faits avec des auteurs et des illustrateurs originaires du pays d'où « sortait » le conte.

L'idée fondamentale était, autant que faire se peut, d'essayer de ne pas parler à la place des gens, mais d'abord de les écouter et ensuite de leur donner librement la parole, directement, sans intermédiaire.

Cela paraît particulièrement intéressant dans le domaine du conte, parce que le conte reflète la culture de base, la tradition, les mythes qui sont vraiment l'âme d'un peuple et d'une culture. Il fallait donc laisser le conte s'exprimer dans sa forme originelle, avoir recours à des illustrateurs étrangers et ne pas faire d'adaptation... L'image parle, elle aussi, elle a une langue.

Dans l'album pour enfant l'illustration est souvent superbe et très variée mais elle n'a plus guère de connotation régionale, il y a à ce niveau aussi une espèce d'internationalisation que je regrette. Ça me frappe chaque fois que je vais à Bologne. Les premières années on pouvait reconnaître un livre d'Europe centrale, les livres iraniens, les livres japonais. On ne pouvait pas se tromper, on les identifiait.

JPL : *N'y a-t-il pas un paradoxe à chercher à la fois la préservation des identités culturelles et l'ouverture, l'échange ?*

S.B. : Si, tout à fait, et c'est ce qui m'intéresse. C'est à cette question qu'essayait de répondre une collection comme « L'Arbre aux Accents », collection internationale mais mettant en évidence la personnalité, la spécificité de chaque culture. Avec trois livres consacrés à un pays, on abordait plusieurs aspects de la culture : la tradition avec le conte, la modernité avec une ou plusieurs nouvelles et la cuisine. La collection est arrêtée, elle était très lourde. Je mettais deux ans à faire un triptyque. Le public n'était pas prêt à acheter un livre dont la moitié est dans une langue avec laquelle il pense n'avoir rien à faire. Aujourd'hui nous réfléchissons à une forme un peu allégée de « L'Arbre aux Accents », avec, dans un premier temps un recentrage sur l'Europe parce

qu'il nous semble que, si l'Europe politique et l'Europe économique sont en marche, tout reste à faire sur le plan culturel.

Nous souhaiterions une collection qui serait commune à tous les pays de la communauté et qui en montrerait la merveilleuse diversité. Mais j'aurais souhaité la recréer en allant encore plus loin, c'est-à-dire avec la collaboration d'un réseau d'éditeurs étrangers. J'aurais voulu que le livre sur l'Allemagne nous soit proposé par un éditeur allemand, le livre sur l'Espagne, par un éditeur espagnol, le livre sur la Pologne par un éditeur polonais, etc.. Ils auraient apporté leurs contes, leurs recettes de cuisine, un texte contemporain, leurs trois illustrateurs. Le livre aurait été publié dans le pays, puis traduit et édité dans les autres. Nous aurions eu là, sans mal et sans peine, une collection véritablement européenne à tous les niveaux : de l'image, de l'auteur du texte, de l'éditeur. Ce réseau éditorial m'apparaissait comme très important.

J'ai présenté ce projet européen à d'autres éditeurs et leur réaction a toujours été la même : ils découvraient qu'il y avait là une idée, ils étaient assez séduits et ensuite ils se disaient visiblement « c'est irréalisable, c'est trop lourd, c'est trop cher, il n'y a pas le public ». Et c'est vrai. C'est tout à fait vrai. J'ai toujours voulu forcer les choses, mais on est à une époque où les éditeurs sont bien obligés de tenir compte de l'aspect économique des choses. Il faut qu'ils vivent et qu'ils survivent. Pourtant cette volonté d'ouverture multiculturelle existe un peu partout : Gallimard a lancé une collection sur les religions, Milan a un accord avec l'IMA pour faire des documentaires sur le monde arabe.

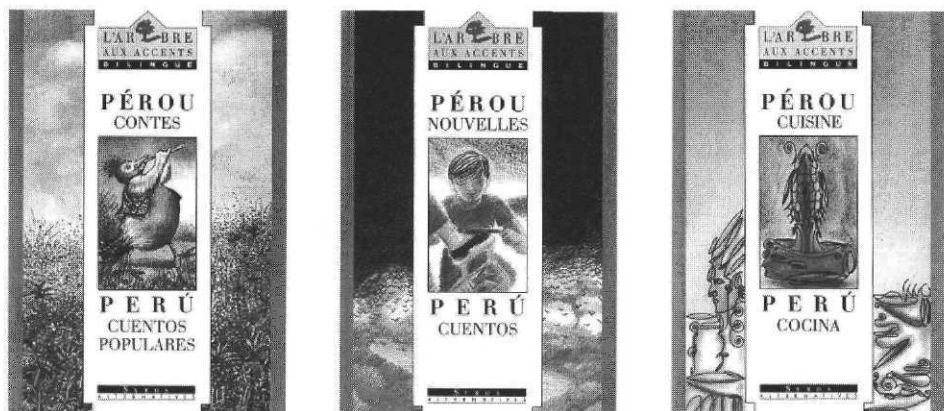
De même qu'on rêve d'un projet européen, qui serait l'image à la fois de l'unité et de la diversité, on rêve aussi d'un projet maghrébin : des triptyques sur le Maroc, l'Algérie, la Tunisie pour montrer que les contes, la

cuisine, sont à la fois proches et différents et présenter des textes contemporains : il y a de beaux textes, de jeunes auteurs.

Cette nouvelle conception de « L'Arbre aux accents », reposerait sur la notion d'aire culturelle, alors qu'au début nous avions sauté d'un continent à l'autre sans plan préétabli. Une autre erreur de l'ancienne formule c'est de ne pas avoir donné d'informations complémentaires sur les pays traités. J'ai toujours refusé tout ce qui pouvait paraître scolaire, de près ou de loin, c'est-à-dire tout ce qui pouvait avoir un côté pédagogico-moralisone-sais-pas-trop-quoi. Mais si un jour l'idée est reprise, il me semble qu'il faudrait non pas faire une véritable partie documentaire, parce qu'il existe déjà des tas de guides, mais repérer dans chaque pays les grandes personnalités- toutes époques confondues - pour montrer ce qu'elles ont apporté au-delà de leur pays au niveau scientifique, littéraire, philosophique, artistique... On pourrait aussi évoquer l'histoire du pays en quelques lignes. Instruite par l'expérience et les erreurs, c'est un peu comme ça que j'imagine une collection qui ferait suite à « L'Arbre aux accents ».

JPL : Vous avez évoqué Écritures en parlant de votre travail de conception éditoriale avec des amis algériens et français. Le livre a donc été conçu dans les années 70 ; est-il resté en gestation pendant longtemps ?

S.B. : Ah oui ! et il a évolué, en tous les cas dans sa forme, parce qu'entre-temps, j'avais commencé à tâter de l'édition. J'étais ignare, je le suis un peu moins. Il y a eu une époque de ma vie où je me suis dit : « Maintenant je sais » et depuis dix ans maintenant que je fais des livres, je me rends compte qu'il me faudrait dix ans encore pour maîtriser vraiment toutes les techniques de l'édition. En particulier dans la mise en pages qui est fondamentale dans un livre, qui fait qu'il va être lu avec plaisir, facilement ou pas. C'est Gerda Muller qui m'a donné mes premières notions



Couvertures des trois volumes consacrés au Pérou dans la collection L'Arbre aux accents, Syros-Alternatives

sur le plan de l'édition, de la mise en pages, du choix de caractères, de l'illustration, etc. Depuis, pour chaque livre, je travaille beaucoup avec les maquettistes.

JPL : *Il y a eu plusieurs éditions d'Écritures ?*

S.B. : Oui *Écritures* a aussi été vendu à l'étranger, aux Anglais, aux Hollandais, aux Japonais.

JPL : *Dans l'édition des livres bilingues, vous avez dû vous poser des questions qui ne sont pas toujours simples à résoudre, pour la mise en pages notamment, quand la langue se lit dans un sens différent. Pouvez-vous en parler ?*

S.B. : Oui, une phrase et sa traduction n'ayant pas la même longueur, la mise en pages est difficile. L'objectif essentiel de ces livres bilingues était de faire prendre conscience aux enfants français des diverses habitudes culturelles. Le choix a donc toujours été fait de concevoir un livre bilingue arabe-français dans le sens arabe. On disait non pas : « Prenez le livre à l'envers » mais « Prenez-le dans l'autre sens » et à partir de là, déjà, il y avait toute une pédagogie. C'est ce qu'on essayait aussi de faire passer auprès des enseignants. Parce que même dans des petits détails, il y a une pédagogie multicultu-

relle, interculturelle. Les livres ont donc toujours été conçus avec une lecture de droite à gauche et nous nous sommes aperçus avec étonnement qu'on pouvait très bien lire le français de droite à gauche, que ça ne nuisait absolument pas à la compréhension du texte. C'est un outil culturel que l'on n'a peut-être pas assez bien expliqué. Parmi ces livres bilingues, il n'y en a qu'un qui fonctionne dans le sens latin, ce sont *Les Roseaux*, que l'on a fait avec Hassan Massoudy sur la calligraphie. L'opposition à la construction de ce livre dans le sens arabe est venue de Hassan qui a dit de sa voix douce : « Oh ! non, je souhaiterais qu'il se lise dans le sens français, parce que les Français qui vont lire ce livre vont faire un pas vers nous et vers notre écriture et moi de mon côté, je veux faire un pas vers eux. » J'avais trouvé ça beau comme attitude et j'ai donc essayé cette autre forme, à sa demande. Mais c'est le seul exemple. Dans *Le Palais vert*, le texte français est dans son sens, le texte arabe dans le sien. C'est donc véritablement un livre double. C'est aussi une possibilité intéressante.

JPL : *Pouvez-vous rappeler les autres titres ?*

S.B. : Dans les premiers livres en direction de l'émigration, il y avait *Mosaïques*. Le but de

Mosaïques était de montrer à travers un art comme la mosaïque, qui est à la fois un art arabe, byzantin et romain, la diversité et l'unité culturelle de la Méditerranée et justement la force des influences réciproques. Le livre avait été conçu par ma fille qui a fait des études d'histoire de l'art et qui connaissait bien la mosaïque.

JPL : *Mosaïques a d'abord été publié en arabe ?*

S.B. : Oui, il a été publié en arabe, il a été conçu vraiment pour le monde arabe et c'est après qu'il a été adapté en bilingue.

Ensuite, il y a eu *Le Palais vert*. Nous voulions trouver un thème appartenant purement au monde arabe, nous sommes donc partis de recherches archéologiques qui se faisaient au Moyen-Orient, pour expliquer que les découvertes devaient rester sur place, appartenaient aux pays où elles avaient été faites et que les retirer de là pour les emmener ailleurs dans des musées, c'était enlever quelque chose aux pays où elles étaient nées.

Plus tard, avec *Aux Sources de La Fontaine*, nous avons conçu un livre avec l'idée de reprendre le fonds culturel arabe. Pour moi, *Kalila et Dimna*³ a de multiples intérêts parce qu'à l'origine c'est un livre indien.

JPL : *Et ce n'est pas du tout un livre pour enfants ?*

S.B. : C'est un traité de sciences politiques sous la forme d'un discours entre le roi et un conseiller. À l'intérieur de ce discours il y a un deuxième discours, comme souvent en Orient où, pour illustrer un propos, on fait appel à des fables qui mettent en scène des animaux. Pour les éditions jeunesse, on s'est toujours limité à l'utilisation des fables, mais en réalité elles ne prennent toute leur dimension qu'à l'intérieur de ce discours sur la



Le proverbe arabe : « Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi », calligraphié par Hassan Massoudy dans divers styles (diwani, thouth, roqa, farsi, neski et koufi) in *Les Roseaux*, Éditions de l'Observatoire

politique qui est passionnant. Ce livre indien a été traduit en persan et comme la traduction persane était fort belle sur le plan littéraire, c'est devenu un grand classique persan. Le livre persan a été traduit en arabe et là encore, comme la traduction était très belle, c'est devenu un grand classique arabe. Il est remonté par l'Espagne jusqu'à l'Europe, où il a été traduit, notamment en français et *La Fontaine* s'en est inspiré pour une quinzaine de ses fables. Ce livre illustre bien mon discours sur les civilisations qui sont éphémères, mais qui s'influencent et s'enrichissent les unes les autres.

Le deuxième point que j'ai voulu souligner dans *Aux sources de La Fontaine*, c'est que les Français se réclament d'Athènes, Rome et Jérusalem, comme origine culturelle. Ils ignorent, méprisent, ou refusent inconsciemment des origines autres qui ne leur conviennent

3. Le livre *Aux Sources de La Fontaine* (ill. H. Massoudy) présente des extraits de *Kalila et Dimna*. On retrouve aussi des extraits de ce texte dans le volume en Folio Junior Bilingue français/arabe *Le Lièvre et l'éléphant*. Ces deux titres sont malheureusement épuisés, mais peuvent être consultés en bibliothèque.

pas pour des raisons qui seraient intéressantes à analyser. Plus près de nous, ils rejettent l'influence qu'a eue le monde arabe à partir des croisades sur la littérature et sur la culture française et qu'on veut toujours minimiser. Quand on l'admet, on dit : « oh ! oui, peut-être, mais les Arabes n'ont été finalement que les transmetteurs des Grecs, parce qu'ils les avaient traduits, etc. ». Ce discours que l'on entend partout correspond à un refus de se reconnaître débiteurs d'une certaine culture. L'idée est donc de démontrer à travers La Fontaine qu'au contraire les cultures sont perméables les unes aux autres - et La Fontaine n'est qu'un minuscule exemple, on pourrait en trouver mille autres. Même cette année où l'on célèbre le tricentenaire de la mort de La Fontaine, au Salon du livre, les éditeurs mettaient en avant ce qui touchait de près ou de loin à La Fontaine, ils rappelaient volontiers ce qu'il doit à Ésope et jamais ce qu'il a puisé dans *Kalila*.

Tout le sens de ce que j'ai pu faire - encore une fois avec un résultat sinon nul, tout au moins limité -, c'était essayer d'éveiller un minimum de curiosité, essayer d'apprendre à porter sur l'autre un regard qui ne soit pas directement influencé par nos propres référents, ou pas seulement, mais il manque en France une vraie curiosité pour ce qui vient d'ailleurs. On ne peut pas se défaire de ses référents culturels, mais on peut s'efforcer de ne pas les considérer comme les seuls valides.

Il semble quand même que dans l'édition française aujourd'hui il y ait ce souci de se tourner vers les autres cultures, en tous les cas avec plus d'exigence qu'autrefois. Autrefois, faire preuve d'ouverture multiculturelle consistait à avoir une collection de contes de tous les pays et une collection documentaire

« Le Petit Esquimau », etc. Il s'agissait en général d'une collection rachetée quelque part, qui avait déjà été traduite dix fois et dont le style n'était pas véritablement un témoignage de la parole d'un pays, de l'accent d'un pays.

JPL : *Vous avez parlé de plusieurs livres prêts mais pour lesquels vous n'avez pas d'éditeurs. Avez-vous encore des projets éditoriaux ?*

S.B. : Oui, j'ai beaucoup de choses dans mes tiroirs. J'ai notamment un imagier kabyle-français-anglais qui est complet, prêt à être imprimé. Il fait partie d'une série d'imagiers subventionnés par le FAS qui ont été publiés chez Syros, mais ce titre-là n'a pas été édité, ce qui est dommage. J'ai aussi un triptyque grec (contes, nouvelles et recettes de cuisine) qui est sur films.

Et puis il y aurait tant d'autres livres à créer ! En ce qui concerne les textes arabes et leur traduction en français, je crois qu'il faudrait exploiter le fonds extraordinaire de la bibliothèque des Langues Orientales. Lorsque j'écrivais *Écritures*, nous cherchions un traducteur pour *Le Poète du désert*, extrait de l'épopée anté-islamique de Antar. Je suis allée à la bibliothèque des Langues Orientales où j'ai trouvé quatre ou cinq traductions françaises du XIX^e siècle dans la langue de l'époque, qui collaient parfaitement avec le texte arabe... Et je me suis dit à ce moment-là, qu'il faudrait ne pas laisser dormir toutes ces richesses. Mais l'édition c'est quand même l'aventure... et il faudrait rencontrer des aventuriers ! ■

Propos recueillis par Odile Belkeddar, Élisabeth Lortic et Isabelle Plet